

Résidence de création



Le Groenland

de Pauline Sales
mise en scène
Baptiste Guiton*

27 mars — 14 avril 2018
du mardi au samedi à 20h30
le dimanche à 16h00
Grand théâtre, salle Jean-Vilar

* Membre du Cercle de formation et de transmission

Contact presse TNP
Djamila Badache
d.badache@tnp-villeurbanne.com
04 78 03 30 12 / 06 88 26 01 64

Contact presse nationale
Dominique Racle
dominiqueracle@agencedrc.com
06 68 60 04 26

TNP – Villeurbanne, 8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex, tél. 04 78 03 30 00

Le Groenland

de Pauline Sales
mise en scène Baptiste Guiton

Durée estimée : 1 h 10

Jeu Tiphaine Rabaud Fournier
piano Sébastien Quencez

Autour du spectacle

Jeudi 5 avril

→↻← Rencontre après spectacle
avec l'équipe artistique

« Ne pleure pas. J'ai mal à la tête. Pas de larmes. Je m'en vais toute seule et te laisse là. J'accroche un papier avec notre adresse à la fermeture éclair de ton anorak. N'importe qui te raccompagnera chez toi tout droit. C'est ce que tu veux ? Alors qu'est-ce que tu veux ? Moi je reste là. Je ne rentre pas. Je vais au Groenland. Tu me crois ou pas... »

Production L'Exalté-Cie Baptiste Guiton
Coproductio Théâtre National Populaire

Le texte de la pièce est publié aux Solitaires Intempestifs

Vendredi 6 avril

D Disputatio à l'issue de la représentation.

Elle part, une nuit, avec sa petite fille, pour le Groenland.

Elle a quitté sa maison, son mari, elle veut l'emmener vers « les étendues, la neige, l'infini ».

Elle lui raconte des histoires, elle nous raconte son histoire.

Elle veut que sa petite fille lui lâche la main...

Ce n'est pas une fuite, c'est un exil.

Pauline Sales compose l'être femme, son sexe, sa place, son rapport à la maternité, à l'abandon, à la mort, elle tisse une partition du départ, du dénuement, du froid. Quelque chose mue, se défait, une peau sociale, comme un rite régressif : une mère et sa petite fille, une femme et une enfant, une femme-enfant. Au plateau, un piano droit et son pianiste accompagnent ce voyage, comme un iceberg à la dérive, sur des compositions de Béla Bartók : un contrepoint ou une réponse de l'enfance, une fugue, une figure paternelle immobile.

À travers ce monologue, la nature féminine percute la fonction maternelle, il confronte l'inexistence de l'une face à l'autre, ou parfois l'existence de l'une sans l'autre.

Pourquoi partir ? Il n'est pas question d'héroïsme (ou d'anti-héroïsme), il n'y a pas de notion d'exemplarité, mais plutôt une vérité singulière, doucement cruelle, et instantanée...

Baptiste Guiton

Éloge de la fiction

« Une femme. Silhouette fine. Collants. Foulard autour de la tête, figure hitchcockienne. »

S'il s'agit d'un texte féministe, toute question militante en est cependant exempte. Lorsque Pauline Sales écrit *Le Groenland*, en lien avec la metteuse en scène Marie-Pierre Besanger, elle rencontre des femmes à plusieurs reprises: *Le Groenland* n'est pourtant ni une retranscription ni une inspiration de ces témoignages, mais plutôt la « vérité » crue qui s'en est échappée. En effet, lors de ces échanges, l'auteure fut marquée par l'hyper-lucidité de ces femmes assumant pleinement certains regrets, définissant l'amour comme une souffrance et considérant certains obstacles comme des empêchements propres au féminin.

Cette « figure hitchcockienne » du texte, élégante et intemporelle, est d'une cruauté absolue vis-à-vis d'elle-même. Il faut de l'énergie pour aller dans ces endroits-là, et dans le même temps, pour continuer à avancer; il faut une certaine sauvagerie, et c'est d'ailleurs un enjeu fondamental pour la comédienne, convoquer cette cruauté avec une joie sauvage.

« J'ai toujours voulu que tu sois fière de moi. Quand aux autres il fallait qu'ils se disent et en plus c'est une mère. »

Si elle est heureuse d'être une femme depuis qu'elle est une mère, elle souhaite désormais accoucher d'elle-même pour enfin se réaliser. Ce qu'elle transmet à sa fille, avec une certaine âpreté, elle n'est pas parvenue à l'obtenir d'elle-même. Les faits divers sordides, l'amour qui se paie, l'hypocrisie de l'égalitarisme, les emmerdeurs, toutes ces histoires qu'elle lui raconte les engagent toutes deux dans une quête: Cette quête, c'est celle d'une nature première, sauvage, c'est le Groenland qu'elle finiront pas atteindre, et dans lequel elles convoqueront quelque-chose d'ancestral en devenant des chasseresses. C'est la capacité de créer, de rêver « pour qu'enfin la vie ait lieu ». *Le Groenland* est un éloge de la fiction.

« Pourquoi les autres envahissent les femmes à ce point-là ? »

Si elle ne se réalise pas, un cancer naîtra d'elle. Sa fille est un empêchement possible, et l'abandonner est un recours – certes métaphorique – qui lui permettrait de s'accomplir.

Quitter sa vie aussi, la ville, et partir au Groenland. Le quitter lui, son mari.

Il existe dans le texte un lien étroit entre la solitude et la réalisation de soi, une apologie de la rupture. À cela d'ajouter l'inexorable nécessité de rester en mouvement.

L'insularité du Groenland, et son immensité (la deuxième plus grande île du monde) en font le territoire idéal de cette plénitude: « les étendues, la neige, l'infini », un paradis blanc.

Baptiste Guiton

La fiction, une porte essentielle vers le réel

Entretien croisé : Pauline Sales, Baptiste Guiton

Propos recueillis par [Magali Mougel](#)

Après une première mise en scène du *Groenland* de Pauline Sales en 2009, Baptiste Guiton s’empare à nouveau de ce texte et en propose une nouvelle création.

Pauline Sales et Baptiste Guiton s’entretiennent ici autour de ce qui motive, pour Baptiste les nécessités à reconvoquer ce texte sur scène aujourd’hui et, pour Pauline, ce que ce texte révèle de la singularité de son travail d’autrice dramatique. Au travers de cet entretien croisé, ils interrogent les fonctions de la fiction au théâtre comme possibilité de transmission de notre histoire commune, et mettent au jour l’importance de revivifier ces figures tutélaires féminines parfois invisibles qui participent de notre construction intime et collective.

Ensemble, ils proposent une réflexion sur la place des écritures d’aujourd’hui et la nécessité d’inventer de nouvelles collaborations entre les écrivains dramatiques et les metteurs-en-scène.

Qu’est-ce qu’un homme, toi, Baptiste, en l’occurrence, trouve ou découvre ou reconnaît dans *Le Groenland* ?

Baptiste Guiton — Je découvre *Le Groenland* il y a dix ans, en sortant de l’école de la Comédie de Saint-Etienne. Je suis frappé par cette langue à l’os, cette écriture sans chantilly, et ce flux de pensées décousu et incisif. Le voyage auquel tu nous convies, Pauline, est inattendu, il m’a semblé inhumer des sensations enfouies, celles qu’on cache par bienséance, énoncées ici sous la forme d’aveux lucides et radicaux. À l’époque, et peut-être davantage encore aujourd’hui, je me dis que la fiction permet ça, dire ce que l’on ne peut dire, ce que l’on ne sait pas ou ce que l’on perçoit à peine. Tout dans ce texte pourrait sembler tendre vers un mouvement de séparation de l’homme et de la femme, vers une opposition, mais il n’en est rien, ce qui est dit de l’amour qui se paie, de nos empêchements respectifs, du besoin de se réaliser sans l’autre, est à mon sens tout aussi nécessaire pour réunir les deux pôles, du masculin et du féminin.

Selon Baptiste, *Le Groenland* semble être un éloge de la fiction, de la transmission par la fiction : quel rapport, Pauline, entretenais-tu à la fiction, enfant ?

Pauline Sales — Les histoires, autant que je m’en rappelle, ont toujours tenu une place prépondérante dans ma vie. J’ai vite compris que la fiction était une porte essentielle vers le réel, que c’est grâce aux histoires que j’en apprendrais sur la vie. Très concrètement. Dans les relations humaines, notamment. La lecture de certaines œuvres a été une grande école de la vie. Enfant, je lisais beaucoup et je me racontais une masse d’histoires, certaines que je jouais avec ma cousine. J’avais besoin que les histoires soient incarnées ce qui m’a conduit instinctivement vers le théâtre. Les lire était un premier pas, en écrire un second, les vivre encore une marche supplémentaire. Avec un goût prononcé, enfant, pour les histoires d’amour complexes et torturées, autrement ça ne valait pas la peine ! Et puis il fallait découvrir ce qui était caché, ce que m’a apporté la lecture, l’écriture, une quête de la vérité que la fiction n’empêche nullement, dont elle est au contraire un sublime outil.

Est-ce que travailler par le biais de la fiction théâtrale à une quête de vérité, cela passe aussi pour une volonté de créer de la transmission ? Peut-on dire que *Le Groenland* convoque des figures féminines qui sont porteuses aussi de l’histoire de figures tutélaires que nous pourrions croiser dans d’autres œuvres ? Simplement qu’elles seraient les sœurs de tes personnages ?

P. S. — S’il fallait trouver des sœurs au personnage du *Groenland*... la première qui me vient à l’esprit est *la femme sous influence* de Cassavetes. Il y aurait également les femmes de Duras, celle de *Moderato Cantabile*, toujours accompagnée de son petit garçon, Anne Marie Roche de *La Musica*, qui fuit parfois au cinéma, dans les bars, minuscules escapades, fugues d’un après-midi, à l’intérieur d’une vie apparemment rangée. Contrairement à ces femmes de Duras, le personnage du *Groenland* ne cherche pas son salut à travers un homme, à travers l’amour. C’est un salut passé, dont elle a fait le deuil. L’autre ne peut pas indéfiniment remplir.

Et puis même si ça peut sembler lointain, 4.48 *Psychose* de Sarah Kane. Quand on creuse comme ça seule dans la nuit de manière un peu répétitive en essayant de parvenir à quelque chose de soi.

Quelles seraient pour toi Pauline, et ce, sans qu'elles aient pour autant une valeur d'exemplarité, les grandes figures féminines de la littérature ou du cinéma qu'il te semble important de faire découvrir à nos filles ?

P. S. — Les personnages féminins qu'il faudrait faire découvrir à nos filles... Il n'y a en effet aucune valeur d'exemplarité dans les figures que je vais citer. J'ai d'ailleurs essayé de les transmettre à ma fille avec plus ou moins de succès ! Tant mieux, elle trouvera ses propres références ! Les livres qui m'ont accompagnée de l'adolescence à aujourd'hui avec des personnages de femmes qui font partie de mon imaginaire : la Claudine de Colette, Camille dans *On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred de Musset, la jeune fille de *L'Amant* de Duras, Catherine des *Hauts de Hurlevent* d'Emily Brontë, *Jane Eyre* de Charlotte Brontë, les héroïnes de Jane Austen, les petites chez Koltès, les héroïnes de Claudel, beaucoup de femmes chez Joyce Carol Oates, je pense notamment à la fille tatouée et à *Mudwoman*, les femmes des romans de Marie N'Diaye, la narratrice d'*Une femme fuyant l'annonce* de David Grossman... J'ai l'impression d'en oublier tant et j'ai l'appétit d'en découvrir d'autres...

La question de la transmission semble centrale dans votre travail. Baptiste, que voudrais-tu transmettre à ton enfant, que tu ne possèdes pas ? Comment t'y prendrais-tu ?

B. G. — La patience et la tempérance. La patience parce qu'elle canalise l'envie, elle étale les désirs comme une pâte à tarte, elle permet de différencier les saveurs, de goûter toute chose et tout un chacun, elle permet d'apprécier le temps qui passe. La tempérance lui succède, comme un feu doux, un plat qui mijote. Ce sont les vertus d'une belle cuisine, alors je passerais du temps avec lui, devant les casseroles et les fourneaux.

Et puis il y a cette phrase de Lacan que ma mère m'a soufflé tantôt : « Aimer, c'est donner ce que l'on n'a pas, à quelqu'un qui n'en veut pas ».

Augustin Guillot dans le journal *Libération* du 11 janvier 2018 titrait : *Auteur, où es-tu ?* écrivait ceci : « Dans cette économie de la pénurie, les metteurs en scène ont plutôt intérêt à présenter aux décideurs des projets rassurants, d'où la vogue des réécritures de classiques. Monter un Shakespeare ou un Tchekhov, même complètement réécrit, c'est toujours vendre le nom d'un auteur glorieux. » ?

Aujourd'hui, Baptiste, tu fais ce choix de te confronter à nouveau à une écriture d'aujourd'hui. Peux-tu nous expliquer en quoi as-tu besoin en tant que metteur-en-scène, des auteurs (vivants et de théâtre) ? As-tu besoin de leurs textes ou as-tu besoin des deux ?

B. G. — La quasi-totalité des textes que j'ai mis en scène sont des textes récents, d'auteurs vivants. C'est également le cas pour les fictions que je réalise à France Culture.

Certains de ces textes ont été créés en collaboration étroite avec leurs auteurs, d'autres dans une relation plus distante ou épistolaire. Chaque situation est singulière.

Cela étant dit, un grand texte contemporain est un texte qui se jouera encore dans cent ans. Cette contemporanéité n'est pas synonyme d'actualité, et il est souvent prétentieux de lui donner une valeur d'universalité, en revanche elle est un reflet singulier du monde, porté par une langue et une expérience sensible : celles de l'auteur. Cette singularité est le fondement même du théâtre, « sa justification première » comme dirait Jean-Pierre Siméon.

En tant que metteur en scène, je n'ai ni la capacité ni la nécessité d'écrire du théâtre (d'autres l'ont) mais je n'ai pas d'autres souhaits dans mon travail que d'engager mes petites heures à lire les auteurs, les rencontrer et comprendre en eux ce que je ne sais pas du monde, ce que je ne connais pas, ce pour quoi me semble-t-il un spectateur se rend dans une salle de théâtre.

Et toi, Pauline, en tant qu'autrice, mais également en tant que directrice d'un centre dramatique national, comment as-tu réagi à la lecture de ce constat ?

P. S. — L'article de *Libération* a provoqué un rassemblement des écrivains de théâtre, ce mouvement a été initié par Marion Aubert et Samuel Gallet. Au-delà du fait de répondre à *Libération* et à cet énième article qui annonce la mort des auteurs, il y a eu l'envie de s'interroger sur le statut de l'écrivain, sur la place qu'il occupe sur les scènes, sur les relations avec les directeurs de lieux, avec le Ministère de la culture.

Pour ma part, j'ai l'impression, à la place que j'occupe, d'avoir le point de vue inverse d'Augustin Guillot. Il y a une très grande vitalité de l'écriture dramatique. Sans doute ne la rend-on pas assez visible. Quelque fois on peut avoir envie de dire aux journalistes que la province existe, que la décentralisation n'est pas une chimère et que des gens, dont des écrivains, travaillent et vivent, que leurs écritures, leurs projets, rencontrent des individus. Depuis que nous sommes à la direction du centre dramatique, désormais national, de Normandie à Vire, nous avons avec Vincent Garanger produit vingt-cinq

créations qui sont toutes, à deux exceptions près, des pièces d'écrivaines et d'écrivains d'aujourd'hui: Marion Aubert, Annick Lefebvre, Solenn Denis, Métié Navajo, Fabrice Melquiot, Samuel Gallet, Enzo Cormann, Guillaume Poix... pour en citer quelques-uns. Chaque année, nous programmons principalement des auteurs vivants et on ne se force pas ! Les spectateurs sont au rendez-vous. Cela demande un vrai travail, oui, mais lorsque l'équipe d'un théâtre est convaincue par le projet qu'elle porte, elle parvient à convaincre également les spectateurs de pousser la porte. Et le travail existe aussi d'une autre manière quand on programme un classique. C'est facile de remplir avec des wagons de scolaires mais ce n'est pas satisfaisant.

Un des enjeux est peut-être la relation entre les écrivains et les metteurs en scène, ils se connaissent mal, j'ai l'impression que c'est une relation qui doit être facilitée, qui devrait être plus simple, plus joyeuse. Il est, me semble-t-il, de plus en plus rare qu'un metteur en scène découvre une pièce contemporaine et qu'il ait le désir de la monter. Les metteurs

en scène, qui sont les premiers porteurs de projet, sont nombreux à avoir envie d'aborder un sujet, une affaire, une question et, sans instrumentaliser l'écrivain et le rendre seulement serviteur de cette pensée, c'est peut-être un endroit de rencontre. A Vire, nous avons un principe de commande, commande à un écrivain, mais aussi à un metteur en scène qui se retrouve face à un texte qu'il n'a pas forcément choisi. L'écrivain non plus, mais il est déjà heureux qu'on porte son texte au plateau. Ces « mariages forcés » se sont souvent avérés heureux et des collaborations sont nées de cette première rencontre. Il y a bien des manières de travailler ensemble.

Entretien avec Tiphaine Rabaud Fournier

Vous avez joué ce texte il y a dix ans, quels souvenirs, quelles sensations en avez-vous gardés ?

Il y a dix ans, je finissais tout juste ma formation de comédienne et commençais à travailler sur divers spectacles. Ce texte a été un vrai coup de cœur, l'émotion était forte, je retrouvais en cette femme ce que je parvenais à déceler en d'autres dans mon entourage. Je me souviens surtout avoir été en empathie avec la petite fille, je me sentais plus proche de cette enfant qui écoute sa mère que de la mère qui parle à sa fille.

Quels sont les nouveaux enjeux d'un texte comme celui-ci lorsqu'on le reprend après une décennie ?

Se replonger dans *Le Groenland* aujourd'hui, après avoir eu moi-même une fille, me donne à voir une toute autre facette de ce texte. Le projet de cette femme m'apparaît beaucoup plus clair désormais. Il y a quelque chose de très vital, il n'y a pas de choix possible, pas de retour en arrière à faire. Ce que ce rôle dit me paraît primordial et je suis fascinée par l'écriture de Pauline Sales, sa pensée file tout droit, ça se répète, ça cherche, ça se raconte mais ça avance. Il n'y a pas de temps à perdre, il y a urgence.

Quelles sont vos inspirations pour ce rôle, dont Pauline Sales dit qu'il est une « figure hitchcockienne » ?

Je pense beaucoup à la solitude et aux questionnements des femmes dans les romans de Siri Hustvedt, Marguerite Duras, Marie Ndiaye, Alice Munro, Lola Laffon. Il y a en particulier quatre livres qui m'ont beaucoup inspirée : *D'autres vies que la mienne* d'Emmanuel Carrère et *Rien ne s'oppose à la nuit* de Delphine de Vigan sur la question de la maladie, *Le mal de mer* de Marie Darrieussecq et *Esprit d'hiver* de Laura Kasischke sur la relation mère-fille. Je pense également au film *Maman est folle* de Jean- Pierre Améris.

Vous avez également interprété à la Comédie de Saint-Étienne un autre monologue, *Jackie* de Elfriede Jelinek, quel rapport entretenez-vous avec cette forme dramatique ?

J'aime entrer en scène et me dire que je ne sortirai qu'une fois que l'histoire sera finie. *Jackie*, était différent de *Groenland*, j'étais assise la plupart du temps, c'était un gros plan, comme au cinéma ! Dans le texte de Pauline Sales, c'est une femme qui marche, qui part d'une ville, elle palpète, elle s'es-souffle, ça transpire, le corps est toujours en mouvement, c'est un travail plus physique.

Pauline Sales



© (d. r.)

Auteure, comédienne et metteuse en scène. On peut citer parmi ses publications récentes: *À l'ombre*, *De la salive comme oxygène*, *En travaux*, *Cupidon est malade*, aux Solitaires intempestifs; *Docteur Camiski ou l'esprit du sexe*, série théâtrale coécrite avec Fabrice Melquiot, à L'Arche éditeur. Ses pièces sont mises en scène par Richard Brunel, Jean-Claude Berutti, Philippe Delaigue, Lukas Hemleb, Laurent Laffargue... De 2002 à 2007, elle est auteure associée à La Comédie de Valence. Plusieurs de ses pièces sont traduites en anglais et en allemand et ont été représentées à l'étranger. Elle collabore avec Silvia Berutti-Ronelt et Philippe Le Moine à la traduction française de pièces du répertoire contemporain de langue allemande et anglaise. Elle est membre de la Coopérative d'Écriture, un collectif d'auteurs qui réunit Fabrice

Melquiot, Marion Aubert, Enzo Cormann, Rémi De Vos, Samuel Gallet, David Lescot... Depuis janvier 2009 elle dirige, avec Vincent Garanger, Le Préau Centre Dramatique National de Normandie - Vire.

Baptiste Guiton*



© (d.r.)

Il se forme à l'École de la Comédie de Saint-Étienne comme comédien avant d'intégrer le département Mise en scène de l'ENSATT. En 2007, il crée son premier spectacle, *Souffles*, adapté de *Rimbaud* et *Shéhérazade* de Abdellatif Laâbi, à Casablanca, et met en scène *Le Misanthrope* de Molière. En 2008, il monte *Les Adieux* de Elfriede Jelinek, en collaboration avec Benoît Bregeault et Ivica Buljan et, en 2009, *Le Groenland* de Pauline Sales. En 2012, il fonde sa compagnie L'Exalté et crée *Nina, c'est autre chose* de Michel Vinaver, *Lune jaune, la ballade de Leila et Lee* de David Greig au TNP et, en 2015, *Cœur d'acier* de Magali Mougel. Depuis 2015, il est réalisateur de fictions radiophoniques pour France Culture. Il est également en charge des « Scènes Imaginaires, portraits de metteurs en scène européens » et des « Livres à l'écoute » à l'Odéon – Théâtre de l'Europe, en partenariat avec France Culture.

* Membre du Cercle de formation et de transmission

Au sein de l'entreprise-théâtre TNP, portée par Christian Schiaretti, la formation et la transmission sont des convictions défendues au quotidien.

C'est ainsi que quatre jeunes metteurs en scène sont intégrés à son évolution, tout au long des trois prochaines saisons : Julie Guichard, Louise Vignaud, Baptiste Guiton et Maxime Mansion.

Tiphaine Rabaud Fournier



© (d.r.)

Elle est formée à la Comédie de Saint Etienne au sein de la promotion U , elle y rencontre Baptiste Guiton qui l'a met en scène dans *Souffles d'après des textes d'Abdellatif Lâabi*, *Le Misanthrope* de Molière en 2007 et *Le Groenland* de Pauline Sales en 2009. Elle joue *Jackie* d'Elfriede Jelinek, mis en scène par Ivica Buljan, en juin 2008 au CDN de Montreuil. Elle a par la suite travaillé avec Véronique Chattard sur *Pacamambo* de Wajdi Mouawad. De 2009 à 2011, elle participe à la création et à la tournée du *Bout de la route* de Jean Giono mis en scène par François Rancillac. En 2012, elle joue dans *Nina, c'est autre chose* de Michel Vinaver, mis en scène par Baptiste Guiton au TNP. C'est en 2013 qu'elle tourne avec le réalisateur Jean Pierre Améris dans son film *Marie Heurtin*. Elle travaille également avec la Cie La Nouvelle Fabrique

sur *Les Accapareurs* de Philipp Löhle, mis en scène par Clément Carabedian.

En 2014, elle joue dans *Lune Jaune, la ballade de Leila et Lee* de David Greig, mis en scène au TNP par Baptiste Guiton, et interprète Duck au côté de Jacques Gamblin et Dominique Valadié dans *Le Monstre du couloir* de David Greig, réalisé par Baptiste Guiton pour la fiction de France Culture.

Elle travaille également avec Pauline Laidet sur *Fleisch* en 2016 et 2017 et prochainement sur *Dernière ascension avant la plaine*, de Myriam Boudenia, qui sera créée qui sera créée en mai 2019 au CDN de Dijon.

Informations pratiques

Le TNP

8 Place Lazare-Goujon,
69627 Villeurbanne cedex
04 78 03 30 30
tnp-villeurbanne.com

Calendrier des représentations salle Jean-Vilar

Mars 2018 — Mardi 27, mercredi 28, jeudi 29,
vendredi 30, samedi 31, à **20 h 30**

Avril 2018 — Mardi 3, mercredi 4, jeudi 5,
vendredi 6, samedi 7, mardi 10, mercredi 11,
jeudi 12, vendredi 13, samedi 14, à **20 h 30**

Dimanche 8 à 16 h 00

Location ouverte

Prix des places :

25 € plein tarif ;

19 € tarif spécifique : retraités, adultes groupe*

14 € tarif réduit : moins de 30 ans,

étudiants, demandeurs d'emploi, bénéficiaires
de la CMU, professionnels du spectacle, personnes
non-imposables, RSA, AAH ; Villeurbannais
(travaillant ou résidant).

* Les tarifs groupe sont applicables à partir
de 8 personnes aux mêmes spectacles et
aux mêmes dates.

Renseignements et location **04 78 03 30 00** et
tnp-villeurbanne.com

Accès au TNP

L'accès avec les TCL

Métro : ligne A, arrêt Gratte-Ciel.

Bus : ligne C3, arrêt Paul-Verlaine, lignes 27, 69 et
C26, arrêt Mairie de Villeurbanne.

Voiture : prendre le cours Émile-Zola jusqu'au
quartier Gratte-Ciel, suivre la direction Hôtel de
Ville.

Par le périphérique, sortie « Villeurbanne
Cusset / Gratte-Ciel ».

Le parking Hôtel de Ville. Tarif préférentiel : forfait
de 3,00 € pour quatre heures.

À acheter le soir même, avant ou après la
représentation, au vestiaire.

Une invitation au covoiturage

Rendez-vous sur www.covoiturage-grandlyon.com
qui vous permettra de trouver conducteurs
ou passagers.

Station Velo'v N°10027, Mairie de Villeurbanne,
avenue Aristide-Briand, en face de la mairie.

un événement
Télérama

TRANSFUCE



auvergne
rhône-alpes

